



Le piano de Ludwig, c'est l'école de la rigueur et celle de la folie

Spécialiste de Beethoven depuis dix ans, le pianiste français s'apprête à publier une nouvelle intégrale de ses concertos, avec le Sinfonia Varsovia qu'il dirige du clavier. Cycle qu'il reprendra en une soirée avec l'Orchestre de chambre de Paris, le 18 janvier au Théâtre des Champs-Élysées. Avant de coordonner, du 20 au 22 mars, une nouvelle intégrale des sonates avec huit des meilleurs jeunes pianistes du moment, à l'auditorium de Radio France.

LE FIGARO. - Vous êtes sur le point de jouer votre dixième intégrale des sonates de Beethoven pour piano, le mois prochain à Tokyo. Ne se lasse-t-on jamais de ce corpus ?

François-Frédéric GUY. - Au contraire. C'est un cycle que je remets toujours sur le métier avec une fébrilité, car quand on le joue on en ressort avec un sentiment d'élévation. Ces 32 sonates, ce sont 32 marches que l'on gravit. Les 32 marches d'une vie. Celle qui nous emmène du jeune Beethoven vers celui des dernières années. Mais aussi d'un piano post-Haydn vers un piano moderne, auquel on se réfère encore. Avec le temps, un autre plaisir est venu s'ajouter à cette élévation. Celui de reconnaître un nombre ahurissant de passerelles entre ces sonates et le reste de sa musique. Notamment ses concertos, que je commence à bien connaître. Et sa musique de chambre. La lecture de ses carnets nous montre d'ailleurs à quel point Beethoven était capable de triturer un même thème dans toutes les directions. C'est fascinant !

Quelles qualités faut-il pour bien maîtriser cette musique ?

D'abord le rythme qui, chez Beethoven, transmet l'énergie. C'est une musique difficile à déformer au niveau du rythme. Sauf si on la «romanticise» de la mauvaise manière. Chez lui, il est toujours important de repartir du texte. C'est pour ça que je recommande les éditions de Schnabel, qui descend de la même lignée pianistique et nous rappelle avec son acuité pionnière ce qu'il faut lire derrière les notes. Beethoven, c'est une école de la rigueur. Même s'il faut en même temps faire preuve de folie car lui-même était fou. Pour aborder sa musique il faut être à la fois rigoureux et débridé. Un équilibre si instable qu'il peut paraître impossible. Enfin, il faut des qualités pianistiques. Car Ludwig est un compositeur exigeant. Dans ses *glissandi*, ses trilles. Il faut donc un langage technique très sûr pour l'aborder sereinement.

Ses concertos exigent-ils la même folie ?

Ils ont une valeur différente des sonates. Ils ne sont pas aussi autobiographiés. Ne pouvant plus jouer avec orchestre en raison de sa surdité, il a cessé d'en écrire presque vingt ans avant sa mort. Ils n'en sont pas moins fascinants en ce sens qu'il demande au pianiste de rivaliser avec un orchestre de plus en plus complet. Ce n'est pas juste l'orchestre qui accompagne. C'est tout un monde et le pianiste est à l'intérieur. Il faut donc de grandes qualités d'écoute. Ce qui va dans le sens des orchestres d'aujourd'hui, qui cherchent à alléger la texture sans alléger le propos.